

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 15 (1914-1915)

Artikel: L'impossible empire
Autor: Combe, Edouard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-750324>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'IMPOSSIBLE EMPIRE.

On ne peut plus en douter aujourd'hui : cet empire, ils l'ont rêvé. Nous savions bien que quelques-uns le rêvaient, car ce rêve s'étalait tout au long de livres volumineux, il faisait l'unique thème de certaines revues ; on appelait cela le *pangermanisme* et l'on en souriait comme de l'inoffensive marotte de quelques maniaques. Lorsqu'un de nous, malgré tout impressionné par l'assurance des champions de l'hégémonie allemande, risquait un avertissement, aussitôt un chœur de voix s'élevaient : „Ne prenez donc pas cela au sérieux ! Cela n'a aucune importance ; ces gens sont des utopistes sans influence, leurs livres ne se vendent pas, leurs opinions ne rencontrent aucun écho.“ Ce sont les Allemands surtout qui nous rassuraient de la sorte. Et l'on nous dépeignait cette excellente, cette solide race germanique, laborieuse, pacifique, patiente, cultivée, artiste, parée de toutes les vertus civiques et domestiques, incapable d'agression contre aucun de ses voisins, du reste si prospère qu'elle n'avait aucune raison d'envier ou de jalouser qui que ce soit. Et si nous persistions à nous étonner de voir des gens si débonnaires faire étalage d'un tel appareil militaire, on nous objectait la situation géographique de l'Allemagne, la nécessité pour elle d'assurer ses vastes frontières de l'est, du sud et de l'ouest.

L'événement nous a montré ce qu'il en fallait penser.

Pas plus tôt les hostilités ouvertes — et ouvertes par la volonté de l'Allemagne, par l'envahissement de la Belgique neutre — nous avons eu la stupéfaction de constater que ce rêve de quelques agités n'était autre que l'aspiration d'une grande majorité de la nation. Pas une voix au début, sauf celle de Liebknecht, ne s'est élevée outre Rhin contre la guerre ; et en proclamant bien haut, à l'encontre de toute vraisemblance, qu'il s'agissait d'une guerre défensive, tous : socialistes, bourgeois, professeurs d'Université ont déclaré à l'envi que l'heure avait enfin sonné d'établir la domination de l'empire allemand, non seulement sur l'Europe, mais sur les océans et sur le monde entier. Unanimité impressionnante vraiment, et qui ne laissait pas l'ombre d'un doute : cet empire universel n'était pas l'utopie de quelques cerveaux fêlés, il était l'objectif commun de tout un peuple. Et c'est cela qui était nouveau ; c'est cela qui était effrayant. Effrayant pour l'Allemagne surtout,

par la mentalité révélée, stupéfiant pour qui avait cru si longtemps à la saine logique, au sérieux de l'esprit allemand.

Cette unanimité était-elle réelle? N'était-elle pas plutôt le résultat d'une mainmise absolue de la censure sur la presse? Certains symptômes récents tendraient à le faire croire. Mais pour l'observateur du dehors il a été pendant des mois impossible de s'en rendre compte: l'opinion allemande se montrait aux gens de l'étranger comme un bloc sans fissure.

D'où venait tant d'aveuglement? D'où cette névrose collective? On peut l'expliquer chez la masse par l'action des mauvais bergers; mais ces bergers eux-mêmes, il faut pourtant bien admettre qu'ils ont étudié l'histoire. Comment donc l'ont-ils lue? Une des leçons les plus frappantes qui s'en dégage à chaque page est en effet la chimère de l'empire du monde, l'impossibilité pour un seul d'avoir raison contre tous.

* * *

Regardons-y de plus près, et sans remonter trop loin dans le temps. Prenons pour commencer l'empire d'Alexandre. Première constatation: la rapidité avec laquelle le Macédonien établit son empire sur la presque totalité du monde connu permet de conclure qu'étant données certaines circonstances, la conquête elle-même n'est ni impossible ni même très difficile. Admettez une antique société en dissolution, de très vieux empires vermoulus affaiblis par des siècles de despotisme, une civilisation décadente et périmée dont les forces vives ne se renouvellent plus: que surgisse un ferment jeune et actif comme la nation grecque à son apogée, bien en mains d'un chef intelligent et hardi, et vous avez le miracle de l'empire d'Alexandre. Fonder un tel empire était relativement aisé; la suite a démontré que le maintenir était impossible. Tout assemblage disproportionné tend à se disloquer, à se morceler en éléments plus petits et plus homogènes. Il manquait du reste à l'esprit grec ce que M. Ostwald appelle le *facteur organisation*. Cet esprit était au suprême degré créateur; mais il était en même temps farouchement particulariste et individualiste, rebelle à toute discipline imposée. Le génie grec était pourtant si sublime, sa supériorité si éclatante que si l'empire d'Alexandre s'effondra au premier souffle, la conquête du monde civilisé d'alors par l'hellénisme n'en fut pas moins définitive.

Notons en passant qu'on ne saurait pas plus comparer la Grèce du IV^e siècle A. C. à l'Allemagne d'aujourd'hui qu'on ne peut mettre en parallèle la France, l'Angleterre, la Russie actuelles avec l'Égypte, la Perse ou l'Inde de jadis. Et il est clair que les conditions sont aujourd'hui bien moins favorables à l'établissement d'un empire universel qu'elles ne l'étaient au temps d'Alexandre.

* * *

L'exemple suivant est de tous le plus instructif. Jamais empire n'a réuni au même degré que l'empire romain toutes les conditions de stabilité et de durée. Aucun n'a résisté plus opiniâtrement à la destruction. Vraiment il parut un temps marqué du signe d'éternité et son prestige était si grand qu'il se perpétue à travers les siècles jusqu'à nos jours. Pour le moyen âge, il n'était pas mort : il était en sommeil. La grande ombre de César a plané sur toute l'époque féodale. C'est l'empire romain qu'ont cru refaire Charlemagne et Charles-Quint. C'est lui sans doute que rêvait de refaire — en plus grand — Guillaume II.

Pourtant l'histoire de cet empire est la meilleure démonstration de *l'impossibilité de l'empire*. Si celui-là n'a pu se maintenir, il est clair qu'aucun autre ne le pourra. Les faits actuels qui semblent donner un démenti à cette thèse ne font que la confirmer, comme nous le verrons par la suite.

L'empire romain avait, en effet, tout pour lui. Aucun peuple n'a possédé le don de l'organisation comme le peuple de Rome. Ce don d'organisation résumait tout son génie : dans le domaine des sciences et des arts, il a tout emprunté au dehors. Son talent était de gouverner et de faire des lois. Sans doute il savait aussi très bien faire la guerre, mais il ne la faisait qu'à bon escient. Elle était pour lui un moyen, non un but. De bonne heure il se sentit la vocation de coloniser, d'imposer la paix à un monde déchiré par des luttes perpétuelles. Son armée s'organisa donc, par la force des choses, sous la forme d'une armée coloniale, du reste la plus parfaite qui fût jamais, et la guerre ne fut plus dorénavant pour l'empire qu'un moyen de mettre fin à la guerre. Ainsi fut établie peu à peu la fameuse *paix romaine*.

Autant la conquête d'Alexandre avait été improvisée, rapide, inattendue, autant la conquête du monde par Rome a été méthodique, graduelle, une œuvre de patience et de réflexion. Et le grand art

du conquérant se révélait à sa façon de se concilier les peuples conquis. Sous ce rapport, nous lui trouverons des analogues au temps présent, mais ce ne sera pas en Allemagne. Rome savait inspirer aux peuples soumis par elle le respect de sa domination, et ce respect elle savait le transformer rapidement en *fierté romaine*. Pourvu qu'on acceptât ses lois, elle se montrait d'une très large tolérance et permettait aux peuples vaincus de „vivre leur vie“ en toute liberté. Et sa protection, en assurant à ses administrés la sécurité et la paix, leur apportait du même coup le bien-être et la richesse. Tous les historiens en tombent d'accord à l'heure qu'il est : en dépit de l'affaiblissement du gouvernement central et de la corruption des mœurs à Rome même — victime d'un excès de richesse et de puissance — les quatre siècles de la paix romaine ont peut-être été les plus uniformément heureux qu'ait connus l'Europe depuis ses origines. Et même M. Stewart Houston Chamberlain n'oserait prétendre que les royaumes barbares qui se partagèrent l'héritage de Rome aient fait de meilleure besogne qu'elle. Une simple comparaison entre l'époque gallo-romaine et l'époque franque en France est édifiante à ce sujet.

Et pourtant, ce merveilleux empire portait en soi les germes de sa dissolution finale. Je ne me propose pas de résumer ici en quelques lignes ce que des historiens par douzaines ont étudié en de gros volumes. Je me bornerai à noter une fois encore que les circonstances au temps de l'empire romain différaient considérablement de ce qu'elles sont aujourd'hui, et cela dans un sens nettement défavorable à l'établissement d'un nouvel empire universel. L'empire romain avait en effet, nous l'avons vu, le caractère d'un empire *colonial*, dans lequel un peuple supérieur à la plupart des autres apportait à ses sujets, outre les bienfaits de la paix, ceux de la civilisation. Or, si supérieurs que se considèrent les Allemands, je ne crois pourtant pas qu'ils aient la prétention de civiliser la France, ou l'Angleterre, de traiter ces pays à la façon de colonies.

Une seconde leçon se dégage ici de l'histoire : un empire universel n'est possible qu'aussi longtemps que toutes ses parties y consentent. Il y *faut* le consentement des vaincus. La force seule est impuissante à maintenir la cohésion dans le grand complexe et cela d'autant plus que ce complexe est plus vaste et formé d'éléments plus nombreux et variés.

Inutile de s'arrêter à l'empire de Charlemagne, qui est pour notre thèse comme une démonstration par l'absurde. Jamais l'impossibilité de constituer l'empire universel en Europe sur la base de la féodalité n'a été démontrée de façon plus éclatante que par les siècles de luttes intestines qui ont déchiré les lambeaux de l'empire carolingien.

* *

Est-il possible aujourd'hui de renouveler le miracle de l'empire romain? Nous l'avons vu, les circonstances ne sont plus les mêmes. Bien que les Allemands paraissent s'être persuadés du contraire, il n'existe pas aujourd'hui en Europe une nation dont la supériorité soit suffisamment évidente pour que les autres reconnaissent, acceptent sa suprématie. Les diverses civilisations qui se partagent le continent diffèrent qualitativement, mais aucune ne se reconnaît inférieure aux autres. L'hégémonie de l'une d'entre elles pourrait sans doute, dans certaines circonstances données, s'établir par la force. Mais elle ne pourrait se maintenir que par un renouvellement constant de l'acte de violence initial. Un empire ainsi constitué serait perpétuellement en état de révolution latente; les éléments violemment subjugués tendraient sans cesse à se libérer et toute occasion favorable serait avidement saisie par eux pour secouer le joug. Bref, un empire militaire englobant les différentes nations de l'Europe serait un enfer, une chaudière aux soupapes surchargées, à chaque instant prête à éclater.

Quant à désarmer ces haines et ces révoltes, n'essayons pas de nous demander s'il existe au monde une puissance assez souple, assez habile, assez géniale pour y parvenir. Bornons-nous plutôt à constater que de toutes les puissances auxquelles on pourrait songer pour ce rôle, l'Allemagne est sans doute la moins qualifiée. Comment la puissance qui, en plus de cent ans, n'a pas réussi à se concilier les Polonais de Silésie, qui en quarante-quatre ans n'est parvenue qu'à se faire haïr des Alsaciens un peu plus qu'au premier jour, comment cette puissance pourrait-elle espérer faire accepter son joug à des éléments aussi étrangers à son génie que le peuple français, ou le peuple anglais, ou le peuple italien? L'empire universel rêvé par l'Allemagne présenterait donc moins de garanties de stabilité, non seulement que l'empire romain, mais que l'empire d'Alexandre. A la première secousse il serait condamné à tomber

en poussière, entraînant dans sa chute l'Allemagne elle-même. Même en matière coloniale, l'Allemagne a fait éclater son incapacité fondamentale. Elle n'a su se faire tolérer ni par les indigènes du sud-ouest africain, ni par ceux de l'Afrique orientale. Alors qu'au bout de quelques années de colonisation la France et l'Angleterre, non seulement font accepter leur domination, mais trouvent chez leurs nouveaux sujets de fidèles auxiliaires, l'Allemagne eût été incapable, par promesses ou par menaces, de lever un seul bataillon de Herreros pour la guerre actuelle. Si elle se montre si irritée de l'emploi contre elle de troupes indigènes, il est probable que c'est moins par vertu que par jalousie : les raisins sont trop verts. La preuve peut être considérée comme faite : les Allemands ne réussissent à faire accepter leur gouvernement que par des Allemands. L'exemple de l'Autriche-Hongrie n'infirme pas cette thèse. Sans doute les Autrichiens, plus souples que les Prussiens, ont réussi à tenir longtemps la balance égale entre les divers peuples réunis sous le sceptre des Habsbourg. Mais il s'agit là d'une œuvre d'équilibre, pas davantage ; équilibre toujours instable, nécessitant pour son maintien des prodiges de diplomatie. Si l'on va au fond des choses, on s'aperçoit que les Autrichiens ne sont pas beaucoup plus aimés de leur sujets allogènes que les Prussiens en Silésie.

Non, un empire mondial sous l'hégémonie allemande est un monstre impossible à concevoir. En admettant que l'Allemagne victorieuse sans conteste fût parvenue à le constituer, elle eût été tout à fait incapable de le maintenir, de le faire fonctionner. Le temps n'est plus où l'on gouverne contre leur gré vingt peuples divers, ayant chacun sa langue, ses traditions, ses mœurs, sa civilisation particulière, son génie. La chose est encore cent fois plus impossible si, au lieu de nègres arriérés, il s'agit de peuples possédant une histoire, de longs siècles de gloire, le goût et la pratique de la liberté. L'empire rêvé par Bernhardi, Ostwald et consorts n'est pas viable.

Alors pourquoi avoir risqué l'effroyable aventure ?

Pourquoi ces éléphants, ces armes, ces bagages,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage ?

Oui, pourquoi ?

*

*

*

Essayons de comprendre. L'Allemagne a peut-être été trompée par deux exemples contemporains : l'empire russe et l'empire britannique. „Ce que d'autres ont fait, pourquoi ne le ferions-nous pas aussi ?“ s'est-on dit à Berlin. Cela ressort en particulier des virulentes attaques allemandes contre l'Angleterre.

Il était pourtant bien évident que ni l'un ni l'autre de ces empires n'a la moindre analogie avec l'empire militaire que l'Allemagne prétendait réaliser.

L'empire russe est le type de l'empire despotique, dont la puissance apparente et l'énormité sont fondées sur la faiblesse de peuples enfants, encore incapables de diriger eux-mêmes leurs propres destinées. Un examen attentif du colosse russe aboutit à la conviction que ce colosse n'est nullement aussi redoutable qu'on voudrait nous le faire croire. Il porte en lui-même le germe fatal de sa dissolution. Le jour où les peuples courbés sous le joug moscovite seront parvenus à leur majorité, l'empire se résoudra de lui-même en ses éléments constitutifs, lesquels s'organiseront chacun selon son génie propre. Les peuples, slaves ou autres, réunis sous le sceptre des tsars, se chargeront, une fois émancipés, de nous défendre contre le „péril slave“. Ce qui se passe sous nos yeux dans les Balkans permet de prédire à coup sûr ce qui se passera quelque jour d'un bout à l'autre de l'empire russe, de la Vistule au Pacifique. Sans doute, la dislocation n'ira pas sans de formidables secousses ; mais l'équilibre finira fatalement par s'établir. L'empire autocratique, avec son apparente unité, ses dehors de force irrésistible, est en réalité la plus fragile des constructions. Il est bien moins solide, bien moins résistant que l'empire britannique, type et modèle de l'empire libéral.

Dans ce second type d'empire, nous reconnaissons certaines analogies frappantes avec l'empire romain. Et tout d'abord ce caractère d'empire *colonial*. La race anglaise est bien trop pratique, bien trop intelligente pour avoir songé jamais à exercer l'hégémonie en Europe. Les diverses parties de l'empire constitué par elle n'ont pas été simplement conquises et pliées uniformément sous une direction centrale : chacune d'elles est une création originale de la Métropole. Toutes — sauf l'Inde qui est un cas spécial — sont unies par les liens du sang et de l'éducation. Aussi le gouvernement impérial n'a-t-il pas plus de peine à faire accepter son autorité —

du reste toujours soucieuse des droits de ses sujets — qu'un père au milieu de ses enfants mineurs.

Il en résulte un lien impérial dont la solidité vient de s'affirmer avec éclat, mais que la force des choses tend à relâcher toujours davantage sans le rompre jamais tout à fait : pas plus que l'émancipation d'un fils ne supprime ses liens de parenté avec son père. A mesure qu'un „dominion“ arrive à majorité, il entre automatiquement au bénéfice de l'autonomie et le lien impérial se réduit pour lui à de simples attaches morales et sentimentales. Que de telles attaches ne soient pas à dédaigner, l'attitude des colonies anglaises dans le conflit actuel le prouve. Il n'en reste pas moins que l'empire britannique doit logiquement aboutir, non pas à un empire au sens romain, mais bien plutôt à une sorte de confédération de libres communautés, semées un peu partout sur la surface du globe. Cet empire démontre une fois de plus à sa manière *l'impossibilité de l'empire*, conçu comme une hégémonie. Et en attendant, il remplit admirablement la mission éducatrice et civilisatrice des races fortes auprès des races inférieures ou retardées. Il y a là, on le comprend, de quoi rendre jaloux ceux qui, en dépit de toute leur force organisée, se sentent incapables d'en faire autant.

Et voilà pourquoi le monde saigne aujourd'hui de toutes ses veines.

LAUSANNE

EDOUARD COMBE



Notre crédit est un de nos biens et nous devons en assister les malheureux.

JOUBERT, *Pensées*

Il y a des gens qui n'ont de la morale qu'en pièce; c'est une étoffe dont ils ne se font jamais d'habit.

JOUBERT, *Pensées*

Tout le secret pour rester jeune en dépit des années, c'est de protéger en soi l'enthousiasme, par la poésie, la contemplation et la charité, c'est-à-dire plus brièvement par le maintien de l'harmonie dans l'âme. Quand chaque chose est à sa place en nous, nous pouvons rester en équilibre avec l'oeuvre de Dieu. L'enthousiasme grave pour l'éternelle beauté et pour l'ordre éternel, la raison émue et la bonté sereine, tel est peut-être le fond de la sagesse.

AMIEL, *Journal intime*

